

un de ses amis : « Tout le monde me connaît : je suis difforme ; » et une autre fois à M. Bacher, qui exaltait son génie de poète : « Ah ! mon ami, si ceci, et il portait la main à son front, me met au-dessus du reste des hommes, cela, montrant son pied, me met au-dessous d'eux tous. » Ce sentiment exagéré de sa déchéance physique éclata dès l'extrême enfance du poète. Une servante dit un jour en le caressant : « Quel joli petit garçon que Byron ! c'est grand dommage qu'il ait une pareille jambe ! » A ces mots, l'enfant rougit, ses yeux étincelèrent de colère. « Ne parlez pas de cela, s'écria-t-il en frappant du pied la terre. » Il a dépeint lui-même la crise d'horreur et d'humiliation qui le saisit, un jour que sa violente mère l'appela vilain petit boiteux ! L'injure ne s'effaça pas de son cœur, et, plus tard, l'inscrivit en tête de son *Difforme transformé*. « Hors d'ici, bossu ! » s'écrie Bertha à son fils Arnold. « Je suis né comme cela, ma mère, » répond Arnold avec une morne ironie.

Quelle est donc, après tout, la vérité sur cet outrage de la nature dissimulé avec l'apre pudeur que l'enfant spartiate mettait à cacher son horrible plaie ? Trelawny raconte quel spectacle s'offrit à lui lorsque, pris d'une curiosité sacrilège, il souleva le linceul qui recouvrait le corps de Byron : « C'était, dit-il, le buste d'Apollon sur les jambes tortues du satyre. » Cette étrange révélation, qui transforme le noble poète en un sujet d'anatomie et de dissection, émut en son temps quelques personnes, qui la considérèrent comme une offense à la beauté de lord Byron, dont le corps, embaumé par les docteurs Millingen, Bruno et Meyer, avait été par ces derniers reconnu d'une conformation parfaite, à l'exception toutefois d'un pied. Le délicat témoignage d'une personne qui a vécu dans l'intimité de Byron, et qui veille encore à l'heure qu'il est sur sa mémoire avec une tendre pitié, a confirmé la déclaration des docteurs Millingen, Bruno et Meyer. Ainsi, de son vivant et après sa mort, Byron devait se voir reprocher brutalement une infirmité dont on n'aurait peut-être jamais parlé s'il n'eût eu l'explicable faiblesse de s'en affecter. Comme il était beau d'une beauté idéale, on se plut à dire et on dit encore qu'il y avait dans sa personne des défauts mystérieux, qui le mettaient au-dessous de l'humanité. Tout cela, ramené aux proportions de la réalité, se borne à un pied mal conformé, résultat d'un accident arrivé après sa naissance. Mais, même en admettant comme vraie la version de Trelawny, cette Psyché funèbre qui lève un linceul pour voir les jambes d'un mort, comme le ferait une commère éhontée, on devrait encore regretter que Byron, à qui la nature avait prodigué un ensemble de dons si extraordinaires, n'ait pas eu la force d'écarter de son âme attristée le souvenir incessant de l'injure maternelle. En l'appelant un jour *vilain petit boiteux*, sa mère lui avait fait au cœur une blessure ineffaçable. Ce pied déformé qu'il a maudit si souvent, Byron l'a traîné dans la vie, comme un captif l'anneau de sa chaîne. « Mais pour nous, dit M. Paul de Saint-Victor, cette difformité l'embellit : elle le marque de je ne sais quel vestige de foudre ; elle lui donne une poésie d'aigle blessé, qui ne peut regagner son aire. Il est des infirmités qui vont aux grands hommes comme les blessures aux soldats. La folie du Tasse a la beauté d'un délire sacré ; la main coupée de Cervantes lui donne un air de martyr ; la cécité de Milton transfigure sa belle tête et complète sa ressemblance avec le buste du vieil Homère. »

Il est d'ailleurs une remarque à faire, et qui semblerait donner raison à Byron lui-même lorsqu'il écrivait : « Une âme est plus ardente dans un corps difforme, à cause des efforts qu'elle fait pour dominer l'imperfection physique ; » il est, disons-nous, une remarque à faire, c'est que plusieurs grands poètes étaient boiteux. Outre Byron, les Anglais nous offrent Walter Scott et Shakespeare. Il est vrai que tous les écrivains ne sont pas d'accord sur l'infirmité attribuée au grand tragique, auteur d'un chef-d'œuvre. Athènes a compté un boiteux célèbre, Tyrtée, dont les chants belliqueux enflammaient le courage des Spartiates dans les guerres qu'ils firent aux Messéniens. Nous ne parlons pas du fameux destructeur d'Homère, le critique Zoïle, aux cheveux rouges, dont le nom est resté proverbial :

Et son nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels censeurs une cruelle injure.

Plus près de nous, il faut rappeler Parini, mort en 1799, célèbre en Italie par ses productions lyriques et satiriques. La France peut revendiquer deux boiteux illustres à titres bien différents. Benjamin Constant, l'orateur politique et publiciste de la Restauration, l'ami de Mme de Charrière et ensuite de Mme de Staël ; et mademoiselle de La Vallière, la malheureuse Louise de la Miséricorde, la matresse ou plutôt la victime, avec tant d'autres, de Louis XIV. « Si les rigueurs du cloître me semblent dures, disait La Vallière en prenant le voile, je me rappellerai ce que ces gens-là m'ont fait souffrir, » faisant allusion aux chagrins déchirants que lui avait fait endurer le caractère violent, brutal et égoïste de son royal amant. Après cela, on pourrait croire que Mlle de La Vallière dut rester à jamais insensible aux petites misères humaines ; il n'en est rien pourtant. Habitée à porter la chaussure à haut talon rouge, qui faisait saillir le cou-de-pied, selon la mode de la cour, l'un

des assujettissements les plus gênants et les plus pénibles qu'elle eut à subir en entrant aux Carmélites fut d'être tenue à l'usage du soulier plat. La chaussure à talon élevé remédiait en partie à l'irrégularité de sa marche ; les sandales des religieuses ne pouvaient corriger la nature.

Quelques rois, princes et conquérants ont été atteints aussi de cette infirmité, tels sont : Agésilas, roi de Sparte, qui en outre était de petite taille ; Auguste, qui, selon Suétone, avait la hanche, la cuisse et la jambe gauches un peu faibles, et *boitait même souvent de ce côté* ; le terrible guerrier mogol, Tamerlan ; le roi des Vandales, Genséric ; Robert II, duc de Normandie ; Henri II, empereur d'Occident ; Othon II, duc de Brunswick ; Charles II, roi de Naples.

Nous pourrions multiplier nos citations ; mais à quoi bon ? L'essentiel n'est pas, à vrai dire, d'avoir les jambes plus ou moins droites, et il y a en ce bas monde quantité de gens qui sans cesse vont de travers, et se fâcheraient bien fort si on les traitait de boiteux : ce sont les boiteux de l'esprit qui seuls doivent inspirer la pitié ; quant aux autres, ils ont la ressource de faire illusion sur leurs défauts physiques par leurs qualités morales, et de se rendre assez beaux ou assez parfaits par leurs talents ou par leurs vertus. Cela dit, qu'on nous permette de finir sur une pensée de Pascal : D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et qu'un esprit boiteux nous irrite ? C'est parce qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitions ; sans cela nous en aurions plus de pitié que de colère. »

Un mot encore, comme complément à notre article : nous avons vu la Fable prêter au dieu Vulcain des jambes difformes. La légende n'a pas manqué de donner des béquilles à Asmodée, le prince des démons, le *diabolo boiteux*, mis en scène par Le Sage ; et il en est ainsi de quelques autres mauvais génies imaginés par la littérature primitive. Enfin le peuple, voulant d'un trait, comme toujours, caractériser la marche mystérieuse du temps, l'a appelé *le Boiteux*. On dit proverbialement, en parlant d'une nouvelle, qu'il faut attendre *le Boiteux* (le temps), ce qui signifie qu'il ne faut pas se presser d'y croire et qu'on doit en attendre la confirmation. Les Lacédémoniens, qui ont érigé des autels à la Mort, la représentaient sous la forme d'un enfant noir, avec des pieds tortus ; depuis, la *mort boiteuse* a été plus d'une fois mise en scène dans les chants funèbres des anciens et des modernes.

Pour terminer ce long article, affreusement délayé, donnons quatre petites anecdotes, comme on jette quatre morceaux de sucre dans un verre de petit bleu trop étendu d'eau ; mais qu'on pardonne à l'auteur, il est bancroche comme si Jupiter l'avait précipité de l'Olympe : le malheureux était plein de son sujet.

Après la victoire que Tamerlan, dans les plaines d'Ancyre, remporta sur Bajazet, celui-ci parut couvert de chaînes devant le conquérant tartare, qui, à sa vue, se prit à rire. Le vaincu lui reprocha amèrement de déshonorer ainsi son triomphe. « Tu te trompes, répondit Tamerlan ; je n'insulte point à ton malheur ; mais je n'ai pu m'empêcher de rire en songeant combien Dieu fait peu de cas de la puissance et des honneurs, puisqu'il les donne à un borgne comme toi et à un *boiteux* comme moi. »

Un Gascon, qui avait une jambe plus courte que l'autre, boitait si bas, qu'on pouvait croire qu'à chaque pas il faisait une révérence. Il traversait l'allée d'un jardin où beaucoup de gens de sa connaissance étaient assis sur des bancs des deux côtés. — Vous méprisez bien, lui dit un homme qui était familier avec lui, ceux qui sont de ce côté-ci ; vous dédiez toutes vos révérences à ceux qui sont de l'autre. — Attendez que je repasse, répartit le Gascon, et vous aurez votre revanche.

Un comédien d'un théâtre de Londres, après avoir joué pendant trente ans la tragédie avec succès, eut le malheur de faire une chute et de rester boiteux. Shakespeare lui confia le rôle de Richard II, dans la pièce de ce nom (on sait que ce prince boitait légèrement). L'acteur, se flattant du plus heureux succès, se présente sur la scène avec confiance. Il fut d'abord applaudi ; mais lorsqu'il en vint à déclamer ce passage : « Les chiens aboient en me voyant boiter, » le parterre fut pris d'un accès de fou rire, ce qui obligea l'acteur de quitter la scène.

Un Picard étant sur l'échelle pour être pendu, on lui présenta une femme de mauvaises mœurs, qu'on lui proposa d'épouser, s'il voulait sauver sa vie, comme c'était la coutume alors. Il la regarda quelque temps, et ayant remarqué qu'elle boitait : « Elle boite, dit-il au bourreau ; attache, attache. »

— Allus. littér. La justice arrive d'un pied boiteux. Traduction du *Pede pama claudu* d'Horace. V. ces mots.

— Allus. littér. Les prières boiteuses d'Homère. Allusion à un passage de l'*Iliade*. V. PRIÈRE.

BOITIAPO s. m. (boi-ti-a-po). Erpét. Serpent venimeux du Brésil.

BOÏTIER s. m. (boi-tié — rad. *boite*). Techn. Artisan qui fait des boîtes. « Peu usité. »

— Admin. Employé des postes qui, dans les chefs-lieux de département, et principalement dans les villes importantes, est chargé du soin d'une boîte supplémentaire : *Les timbres-poste sont vendus par les facteurs et par les BOÏTIERS.*

— Chir. Boîte à compartiments où l'on met les instruments, les onguents, etc.

— Horl. Boîte qui renferme le mouvement de la montre.

BOITILLER v. n. ou intr. (boi-ti-llé, ll mouill., dimin. de *boiter*). Fam. Boiter légèrement.

BOITILLON s. m. (boi-ti-llon, ll mouill., dim. de *boite*). Techn. Morceau de bois emboîté dans l'oeillet d'une meule de moulin.

BOITILLEMENT s. m. (boi-ti-llé-man, ll mouill., dimin. de *boitement*). Néol. Boitement léger, peu sensible. *L'intendant avait nom Courte-Cuisse, vu le léger BOITILLEMENT dont il était affecté* (X. de Saintine.)

BOITINER v. intr. (boi-ti-né. — dimin. de *boiter*). Boiter légèrement et en trotinant :

Car quand on voit que je boitine,

Aussitôt on me fait la mine.

MAUCROIX.

BOITTE ou **BOUETTE** s. f. (boi-te — du bas breton *boued*, nourriture). Pêch. Appât pour la pêche de la morue. « Petits poissons nouvellement éclos, menuise, blanchail'e. »

BOITTELLE (Symphonien), administrateur français, né vers 1814. Elève de l'école de Saint-Cyr, il entra, en 1835, dans la cavalerie en qualité de sous-lieutenant, et abandonna, vers 1840, la carrière militaire. Sous-préfet de Saint-Quentin en 1852, il a été nommé successivement depuis lors préfet de l'Aisne et de l'Yonne, et enfin préfet de police à Paris (1858). M. Boitelle a été appelé à siéger au sénat en 1866, et il a été remplacé dans ses fonctions de préfet de police par M. Pietri.

BOIT-TOU s. m. (boi-tou). Fam. Verre dont le pied est cassé, et qu'on ne peut poser sans l'avoir vidé, sans avoir *tout bu*.

— Pop. Ivrogne, homme qui boit tout ce qu'il gagne.

— Agric. Sorte de puisard pratiqué dans un terrain humide, pour en opérer le dessèchement : *Les boit-tout sont creusés en forme de cône dont le diamètre est environ, selon la profondeur de l'excavation, de 5 à 6 mètres.* (Leconteur.)

BOITURE s. f. (boi-tu-ro). Débauche. « Gourmandise. » Vieux mot.

BOITZENBOURG, ville d'Allemagne, dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, intendance et à 54 kilom. S.-O. de Schwerin, sur la petite rivière de Boitze, affluent de l'Elbe ; 3,750 hab. Fabriques de savons, tabacs, clouterie, construction de bateaux, navigation et commerce actifs.

BOIVIN ou **BOYVIN** (René), dessinateur et graveur français, né à Angers vers 1530, travailla à Paris et à Rome, et mourut dans cette dernière ville en 1598. Il a gravé à l'eau-forte et au burin environ deux cents pièces, parmi lesquelles on remarque : *Judith*, la *Chaste Suzanne*, l'*Annonciation*, la *Vierge et l'enfant Jésus*, la *Sainte Famille*, *Jupiter et Calisto*, l'*Enlèvement d'Europe*, la *Dispute de Neptune et de Minerve*, *Neptune et Thétis*, les *Amours de Neptune et de Cérès*, *Pallas*, la *Mère des Amours*, *Céphale et Procris*, les *Parques*, une *Danse de Dryades*, une *Bacchante d'enfants*, un *Sacrifice*, la *Charité romaine*, la *Nymphe de Fontainebleau*, *François I^{er} ouvrant à ses sujets le temple de Jupiter*, etc. ; d'après Rosso de Rossi ; l'*Assemblée des dieux*, d'après le Primatice ; un *Prophète*, d'après Michel-Ange ; la *Sainte Famille*, d'après Raphaël ; *Jupiter et Antiope*, *Diane au bain*, *Mars*, *Vénus et l'Amour*, *Hercule*, *Silène*, le *Satyre et la Nymphe*, d'après Luca Penni ; *Clélie traversant le Tibre*, d'après Jules Romain ; l'*Histoire de Jason et de la conquête de la Toison d'or* (suite de vingt-six pièces), d'après Léonard Thiry ; des dessins de vases, des arabesques, des trophées d'armes ; des planches pour le *Traité d'architecture*, de Julien Mauclerc (Paris, 1648, in-fol.), pour le *Théâtre des instruments mathématiques et mécaniques*, de Jacques Besson (Lyon, 1578, in-fol.) ; les hommes illustres de la Grèce et de Rome, en douze feuilles ; les portraits d'Henri II, Clément Marot, Ambroise Paré, Philippe Melanchthon, Zwingle, Jean Huss, Jean de l'Épine, Martin Luther, Jean Calvin, etc.

BOIVIN ou **BOYVIN** (François DE), baron de Villars, chroniqueur français, mort en 1618. Il était bailli de Gex. De 1550 à 1559, il suivit le maréchal de Cossé-Brissac, en qualité de conseiller intime et de secrétaire. On lui doit : *Mémoires sur les guerres dédaignées tant dans le Piémont qu'au Montserrat et duché de Milan*, etc. (Paris, 1607, in-4°) ; et *Instruction sur les affaires d'Etat, de la guerre et des parties morales* (1610, in-8°).

BOIVIN (Louis), érudit français, né à Lisieux en 1649, mort en 1724. Il s'essaya sans succès dans la poésie, pour laquelle il avait un goût très-vif, et devint supérieur dans les recherches d'érudition, pour les-

quelles il ne s'était d'abord senti aucune vocation. Il fut admis en 1701 à l'Académie des inscriptions, dont le recueil contient de lui de savants mémoires sur diverses questions d'histoire et de chronologie. Pendant trente ans, il travailla à une édition de l'historien Josèphe, qui malheureusement n'a pas vu le jour.

BOIVIN DE VILLENEUVE (Jean), savant littérateur, frère du précédent, né en 1663, mort en 1726. Son frère le fit venir à Paris, où il obtint, grâce à l'abbé de Louvois, un emploi à la bibliothèque du roi. Boivin découvrit dans cette bibliothèque un manuscrit palimpseste de la Bible, en écriture unciale, datant de douze à treize siècles. Il parvint à le déchiffrer et fit paraître des travaux d'érudition qui lui valurent d'être nommé, en 1705, membre de l'Académie des inscriptions et professeur de grec au Collège de France. Enfin, en 1721, il fut admis à remplacer Huet à l'Académie française. On a de lui de nombreuses dissertations : les *Vieilles d'Homère* ; *Chronologie de l'Odyssée* ; *Système d'Homère sur l'Olympe* ; *Vie de Christine de Pisan*, une édition des *Mathematici veteres* (1693) ; une autre de *Nicéphore Gregoras* (1712, 2 vol. in-fol.), etc. ; des traductions de la *Batrachomyomachie* d'Homère (1717), de l'*Œdipe roi*, de Sophocle, et des *Oiseaux* d'Aristophane (1729) ; une *Apologie d'Homère*, etc.

BOIVIN (Jacques-Denis), général français, né à Paris en 1756, mort en 1831. Il se signala dans les guerres de la Vendée, et fut élevé au grade de général de brigade. Il servit ensuite dans l'armée du Rhin, se couvrit de gloire à l'affaire de Schwytz, fit les campagnes de 1801 à 1803, puis celles de 1803 à 1805, sous Augereau. Il ne sortit du service qu'à la chute de l'Empire.

BOIVIN (Marie-Anne-Victoire GILLAIN, dame), célèbre sage-femme, née à Montreuil, près de Versailles, en 1773, morte en 1841. Elle reçut une bonne éducation chez les religieuses de la Visitation, et, après les massacres de septembre, elle se rendit à Etampes, chez une parente, qui était supérieure des dames hospitalières. Marie Gillain passa trois années dans l'hospice de cette ville, reçut quelques leçons d'accouchement du chirurgien en chef, puis revint à Versailles, près de sa mère, et se maria en 1797 avec un employé nommé Boivin, qui mourut en 1799. Veuve, sans fortune et ayant une fille à élever, Mme Boivin obtint la place de sage-femme à l'hospice de la Maternité, où elle se lia avec la célèbre Mme Lachapelle, et où elle ne fut pas étrangère à la fondation de l'école d'accouchement instituée par Chaptal. Reçue maîtresse sage-femme en 1800, nommée l'année suivante surveillante en chef de la Maternité, elle fit paraître en 1812 son *Mémoire de l'art des accouchements*, qui a eu un grand nombre d'éditions. En 1819, elle devint surveillante en chef de la Maison de santé du faubourg Saint-Denis. Appelée en 1821 à remplacer Mme Lachapelle, en qualité de sage-femme en chef de la Maternité, elle refusa cette place qui lui assurait une existence aisée, et relativement brillante, et mourut presque dans la pauvreté. Outre l'ouvrage fort estimé dont nous avons parlé, on lui doit : *Mémoire sur les hémorragies internes de l'utérus* (1819, in-8°) ; *Mémoires sur les maladies tuberculeuses des femmes, des enfants* (1825, in-8°) ; *Recherches sur les causes les plus fréquentes et les moins connues de l'avortement* (1828, in-8°) ; *Traité pratique des maladies de l'utérus et de ses annexes* (1833, 2 vol. in-8°) ; *Recherches, observations et expériences sur le développement naturel et artificiel des maladies tuberculeuses*, traduit de l'anglais de Bacon (1825, in-8°).

BOIVIN (Louis), littérateur, né à Combet (Saône-et-Loire) en 1814. Il a collaboré à un grand nombre de recueils littéraires, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, aux *Fastes de la Légion d'honneur*, à l'*Illustration*, au *Magasin pittoresque*, etc. Il a aussi publié à part : *Notice sur M. Biard* ; son *Voyage en Laponie* ; *Examen critique de ses tableaux* ; *Souvenir de la vie du duc d'Orléans* (Paris, 1842), ainsi que divers autres écrits.

BOIVRE v. a. ou tr. (boi-vre). Ancienne forme du mot *BOIRE*.

BOIZARD ou **BOISARD** (Jean), fut, vers la fin du XVIII^e siècle, conseiller à la cour des monnaies, et publia un *Traité des monnaies, de leurs circonstances et dépendances* (Paris, 1692), qui est aujourd'hui fort rare, et qui fut réédité en 1711 et 1723. L'autorité défendit de réimprimer cette dernière édition, parce qu'elle contenait un traité de l'alliage et de la fabrication de la monnaie d'or et d'argent.

BOIZOT (François-Marie-Antoine), architecte, peintre, dessinateur et graveur français, travailla à Paris vers 1770. Il fut reçu membre de l'Académie, et attaché comme dessinateur à la manufacture des Gobelins. On a de lui deux gravures au lavis représentant les plans d'une salle de bal construite à l'occasion du mariage du dauphin avec Marie-Antoinette. — Un autre graveur du nom de Boizot (Claude) travaillait à Rome, selon Heineken et Zani, vers la fin du XVIII^e siècle.

BOIZOT (Louis-Simon), sculpteur français, fils d'Antoine Boizot, né en 1743, mort en 1809, élève de Michel-Ange Slodtz, remporta le grand prix de sculpture en 1762, et fut élu membre de l'Académie en 1778 ; son morceau